



Monsieur Prudhomme épuisé après la rédaction de son fatras de 128 pages.

LES BONS CONSEILS DE MONSIEUR PRUDHOMME

« Ah ! Il ne m'aime que trop, ce Salvador ! C'est l'évidence ! La ferveur l'égare ! Il ne sait plus comment m'étreindre ! Me posséder davantage ! Ah ! l'avidé ! Ah ! l'éperdu ! Mon Dieu ! Comme il s'y prend mal ! Il me froisse, il m'agace, il ne m'excite pas ! La passion le rend impossible. Salvador râlant d'idiotie ! Furieux ? Mais tant mieux ! Que diantre !... Jamais trop furieux juste ciel ! Tout effrayant de fureur ! Quelle chance ! Mais d'abord de grâce, qu'il me lise Salvador ! Le prudent crayon à la main ! Qu'il m'épelle, qu'il tente de m'ânonner ! Avant de se lancer tout seul ! Qu'il me décalque gentiment ! »

Louis-Ferdinand Céline
L'école des cadavres

D'AITRE & ATRE — A L'AITREE DE L'ÊTRE. REPONSE A UNE ATTAQUE INJUSTIFIEE TOUT AUSSI MALINTENTIONNEE QUE PHILOLOGIQUEMENT INFONDEE.

C'est déjà long mais ensuite pas moins de 128 pages me sont exclusivement consacrées. C'est beaucoup trop. Trop pour moi. C'est fait pour tout ce qu'on voudra sauf être lu. Parce que cela ne peut l'être. 128 pages d'un gigantesque « copier-coller » avec du tissu conjonctif ou des raboutages de textes repris ici ou là, à la va-vite, l'accumulation faisant preuve.

Preuve de quoi dans ce gros machin adipeux, parfaitement flatulent, dont je devrais sortir, pour

parler comme Rabelais, « tout crotté et embrené » ?¹

Preuve de mon ignorance et mon incompetence, de mon absence de scrupules, de ma prétention à m'affairer tendancieusement ou « insidieusement » sur une question de traduction alors que je n'ai rien publié et que je ne sais rien de rien, de mes faiblesses morales multiples, de mon « arrogance », de mon « outrecuidance », de mon orthographe défaillante², de mon sens aigu de la « police des mœurs » (alors que cette affaire n'a rien pour éveiller les sens de quelque manière que ce soit), de la seconde profession que j'ai exercée avec – partiellement effacé dans un grand souci de discrétion – le nom du dernier établissement où j'ai été en fonction³, que sais-je encore, de mon patronyme – dont la déformation par Monsieur Guest est le signe assuré qu'il est un parfait imbécile⁴ –, mais aussi bien sûr de mon « indécence » que j'allais oublier, comme si j'étais exhibitionniste ou en puissance de l'être. Je crois finalement que seuls manquent au portrait l'addiction à de multiples psychotropes faisant l'objet de trafics, ainsi que le vol ou le meurtre accompagné d'actes de barbarie. Quoi qu'il en soit de ces lacunes, que je compense par la dissimulation dans laquelle j'excelle, je suis un pervers, un vrai scélérat en tout point et indigne à tous égards, sauf d'être sorti de l'enfer pour y être incontinent ramené par le valeureux Monsieur Guest qui fait son Hercule.

*Mais surtout 128 pages de ce qui n'est finalement qu'un épais et grumeleux **plaidoyer pro domo**. Ce qui prouve – et c'est une bonne chose – qu'il a bien fallu, quoi qu'on en pense ou dise, s'atteler à mon argumentation et se résigner à donner réponse, tant il est vrai que se joue la valeur de la traduction d'un terme essentiel de la pensée de Heidegger. Encore a-t-il fallu quelques coups de boutoir dont le dernier, « décisif » (pour employer un mot que je n'aime guère⁵), à savoir « **Les minuties philologiques de Monsieur Guest** » pour parvenir à réveiller celui qu'il faut bien, au vu de ses propos, qualifier d'énergumène à l'invective pâteuse.*

**

Bref, face à ce poids et cette confusion dont je suis sorti quasiment épuisé, on se contentera de s'attacher à quelques points élémentaires. D'où une réponse courte ou plutôt resserrée, ce dont personne ne se plaindra⁶. Car Monsieur Guest a oublié de dire dans son plâtras que je suis

¹ Ces termes renvoient aux remarques de Monsieur Guest devenu égoutier, et qui, grâce à moi a trouvé du travail dans l'assainissement et le traitement des eaux usées (voir p. 5). L'emploi de ces termes est bien évidemment un effet de ma grossièreté de nature, loin de l'exquise urbanité et des mœurs policées de Monsieur Guest.

² Il ne faut pas se tromper, même si l'on a la certitude de ne pas se tromper. Il faut se relire, Monsieur Guest, être à tous égards impeccable quand on entend faire la leçon et écrire « Wesen » et non « Wesel » (cf. sauf oubli, pp. 32, 84, 85, 86, 87, 88, 93, 95 et 97). Trop pressé de m'administrer une correction, Monsieur Guest n'a pas même pris le temps de se relire avec tout le soin désirable. Dans le même ordre d'idées, il semble qu'il y ait eu du cafouillage dans le « copier-coller » et par là-même des répétitions. Mais, submergé par l'accablement, j'ai renoncé à rechercher les pages qui font doublon.

³ Le gênant en cette présentation (pp. 12-13) est de laisser supposer une différence d'ordre, une supériorité d'essence, comme si une catégorie de personnes était par nature de moindre valeur eu égard à sa fonction. Après tout, cum grano salis, un certain Alexandre Kojevnikov, qui a laissé quelque trace, a gagné sa vie comme haut fonctionnaire au Ministère des Finances. Et quand on voit l'état de la philosophie en France on peut très légitimement penser qu'il y a tout avantage (sinon urgence, ne serait-ce que pour pouvoir continuer à philosopher, y compris maladroitement ou n'importe comment) à quitter une fonction devenue une infernale caricature (si je me prenais pour Péguy, j'écrirais volontiers un « De la situation faite à la philosophie, à ses professeurs, à son enseignement »).

⁴ Cf. p. 6. Dans leur grande sagesse, les maîtres du Talmud ont dit que ne remonteront pas de l'enfer ceux qui se seront moqués du nom d'un autre (car se moquer ainsi c'est se moquer du nom de son père).

⁵ Ce mot fait l'objet d'un emploi abusif (avec enjeu, entre autres) dans la littérature philosophique secondaire avec une inflation du vocabulaire militaire utilisé de façon toute approximative (ainsi de la stratégie coupée de toute tactique). Si le « décisif » était ce qu'il doit être, il y a beau temps que la philosophie volerait de victoire en victoire et serait une série de « bulletins aux armées ». Sans compter que « décisif » a un aspect volontariste qui fatigue d'autant plus vite que le « résultat » est absent tout comme le « progrès » qui pourrait en résulter. Au surplus, tout ce vocabulaire, parfaitement inadéquat, contredit l'idée même de philosophie. Heidegger a écrit des lignes significatives sur ce point.

⁶ Afin de nettoyer l'affaire de quelques unes des accusations – elles sont légion – qui croupissent dans l'opuscule guestien, je précise que j'ai été initialement dans l'impossibilité de me procurer **L'aîtrée de l'Être** dans sa version imprimée de 1989. Cette impossibilité, contredite par Monsieur Guest au décours de son texte, est cependant bien naïvement énoncée par lui-même : « Le fait même que notre étude de 1989 ne soit plus aujourd'hui, pour des raisons éditoriales, assez aisément accessible aux lecteurs [...] » (**L'aîtrée de l'Être**, version mise en ligne, p. 2). Cela signifie, sans inutiles circonlocutions, qu'elle était épuisée, consultable seulement en bibliothèque (universitaire, faut-il le préciser). Je n'ai donc pu disposer dans un premier temps que du

paresseux, et que je fuis comme la peste tout ce qui peut requérir une forme d'attention, ou de rigueur. Et de toute manière, je dois me tenir dans un silence respectueux car si l'on ne peut imaginer Monsieur Guest se tromper en quelque façon que ce soit, il est indiscutable que je ne suis qu'errements, par nature, dès qu'il me prend l'idée absurde de m'exprimer.

Je me garderai bien d'entrer dans le véritable dédale de la « philologie »⁷ de Monsieur Guest, tant m'échappe une telle accumulation de données que le « copier-coller » permet de réaliser jusqu'à l'indigestion. En dépit d'une lecture que j'ai voulue attentive, je n'ai rien trouvé de nouveau par rapport aux arguments avancés antérieurement parce que je ne saurais en quelque manière être attentif. J'ai une conscience vague de mes limites, mais j'entends bien que les faits langagiers qu'il avance sont des données issues de la « philologie positive » ce qui me fait demander comment Monsieur Guest peut à la fois récuser mon emploi des données qu'elle fournit, et ne pas hésiter à s'appuyer sur elles – en ne les comprenant pas toujours bien – pour les besoins de sa démonstration. Je ne lui en interdis nullement l'emploi, car je suis altruiste et sensible au malheur d'autrui, mais je récuse la contradiction dans laquelle il entend me placer alors qu'il y est lui-même. Je veux bien, pour lui être agréable, être le « Monsieur Homais » de l'affaire – ça m'amuse pour tout dire – mais je crains que nous ne soyons contraints au partage des mêmes locaux parce que, c'est ainsi, **on ne fait pas sa part à la philologie, pas plus qu'au travail des lexicographes et à l'étymologie, sauf à faire ce que Henri Meschonnic nomme fort justement du « bonneteau étymologique »**. On ne peut pas s'en servir comme un gâte-sauce et prendre ce que l'on veut, à discrétion. Au demeurant, je crois avoir entendu dire qu'une langue n'est pas la somme de ses mots, qu'elle ne cesse d'être productrice et j'ai même oui-dire⁸ que les dictionnaires et autres outils ne sauraient l'épuiser, pas plus qu'une grammaire. J'entends également fort bien qu'il faut être attentif dans ses lectures et – dussé-je me répéter sur ce seul point – il suffit de relire le texte issu du **Furetière** pour s'apercevoir qu'on ne peut faire fonds sur lui, benoîtement, comme s'il s'agissait d'une donnée positive, exprimant un témoignage de la langue classique alors même qu'il s'agit de l'expression d'une différence ou divergence d'interprétation entre lexicographes sur un terme qui n'appartient pas au registre de la langue dite classique (à supposer d'ailleurs que la notion de « langue classique » soit claire et distincte). Si le **Furetière** peut être convoqué, c'est pour signifier que « être » est un élément instable. Il suffit de lire et de ne pas anticiper sur les résultats, c'est-à-dire finalement dicter son sens au texte et le faire entrer à toute force dans une lecture inadéquate, qui ne respecte pas la lettre même.

Si je suis bref sur l'étymologie et son usage, je n'hésiterai pas à m'appesantir sur le « point » de l'affaire, à savoir commenter l'extrait suivant :

« Heidegger, dans le nouvel emploi qu'il fait du mot « Wesen », n'a précisément pas à « forger un nouveau terme », puisque le mot « Wesen » est précisément (mais à l'insu de Maître T* !) un « vocable ancien » de la langue allemande, qu'il suffit effectivement au penseur de « réactiver » en prenant appui sur son fond « archaïque » revivifié, au sens retrouvé d' « être » et d' « habiter » : d' « être & habiter » tout ensemble (« et dans tous les**

« résumé », fautif, procuré dans **L'Infini**. A partir de ce résumé une note a été élaborée sur laquelle Monsieur Guest vient d'exercer le rayonnement de sa pensée. Ultérieurement, une version prenant en compte la totalité de l'argumentation a été rédigée à partir du texte complet mis en ligne (en grande partie grâce à moi, ce dont il conviendrait quand même de me louer). Je l'ai communiquée à Stéphane Zagdanski pour information et ne l'ai point sollicité en vue d'une transmission à Monsieur Guest. Je n'ai pas jugé nécessaire de respecter les règles de courtoisie dont Monsieur Guest fait un usage aléatoire ou s'affranchit, mais il est bien entendu que j'ai plus qu'évidemment eu tort et que tout cela est à mettre au compte de mon « indécence », par exemple. Ou de ma désinvolture jointe à mes mauvaises manières. Mais je fais amende honorable sur ce seul point : j'aurais dû demander à Monsieur Guest de m'en faire parvenir copie, ce qu'il aurait fait sans barguigner, à n'en pas douter. Et j'aurais dû pousser l'amabilité (et pourquoi pas la soumission) jusqu'à lui demander de m'autoriser à diffuser mon texte.

⁷ Monsieur Guest, philologue d'élite, me fait savoir que, contrairement aux assertions contenues dans ma première note, il n'a pas oublié le mot « être », dont je précise qu'il est uniquement présent dans **L'Aîtrée de l'Etre**. Il paraît ignorer que je ne pouvais avoir connaissance de ce texte lors de la rédaction de ma note. D'où je déduis que Monsieur Guest, qui fait l'expert en « philologie », n'en connaît pas même les règles élémentaires.

⁸ J'emploie ce vocabulaire pour bien faire comprendre que je n'ai jamais pu dépasser le premier genre de connaissance, tel que défini par Spinoza.

sens ») ! Notre donneur de leçons » ne s'aperçoit donc même pas (c'est à croire) que Heidegger est justement en train de faire ce M. T* nous explique que le penseur n'a pas jugé devoir faire (et ce que le censeur entend nous interdire de tenter de rendre sensible en français) ! »⁹**

C'est bien là que réside la difficulté.

On ne niera certainement pas que Heidegger fait sonner dans « Wesen » une signification ancienne. Il suffit de lire. Mais il faut déplier consciencieusement l'affaire. L'auditeur allemand entend d'abord le mot « essence » en son acception métaphysique laquelle se trouve affectée d'un sens ancien réactivé. **Dans le cadre de la traduction**, il faudrait disposer d'un terme français qui puisse si l'on peut dire « contenir » et laisser entendre une stratification d'acceptions anciennes ou archaïques exprimant l'ensemble des aspects du mot allemand travaillé par Heidegger. S'agissant du mot « aître » (mot ancien, comme le dit Monsieur Guest), il faudrait qu'il puisse par son histoire, par le « feuilletage » de ses différents sens rappelés par la lexicographie, donner une approche du mouvement de « Wesen » tel que Heidegger le fait entendre. Si l'on conçoit fort aisément que c'est possible en allemand, sous réserve de faire ce que fait Heidegger à savoir expliciter, sur les bases de la lexicographie positive, la sédimentation de sens propre à « Wesen », nous ne voyons pas comment obtenir un effet semblable en français. On ne peut jouer avec « aître » sur les dimensions multiples, inhérentes au mot et à son histoire, en convoquant à la fois la forme traditionnellement métaphysique du mot, ici inexistante, et faire entendre de manière sous-jacente l'habitation. Aître signifie l'habitat – dans des situations précises hors la langue classique –, mais il ne signifie pas l'être qui n'est ici présent que par homophonie « discrète ». Pour « discrète » qu'elle soit, elle est de fait ce qui commande le propos de Monsieur Guest. Ainsi, dans la démonstration de Monsieur Guest, toutes choses ont été prises à l'envers à partir de « être » et il a fallu à toute force « construire » un mot susceptible de rassembler toutes les significations requises. Ceci explique les multiples **contorsions** auxquelles Monsieur Guest est contraint de se livrer (ce que Henri Meschonnic appelle le « bonneteau étymologique »), alors que le mot tant désiré n'existe pas, avec l'ensemble des propriétés de nature à être au plus près de « Wesen ». « Aître », ainsi construit, n'est rien de plus qu'un produit de la féconde imagination de Monsieur Guest.

De la sorte, « aître », revêtu de sa seule inadaptation sonne faux, ou de manière artificielle. Dès lors qu'on l'a tant soit peu examiné, une fois passée la séduction immédiate qu'il exerce¹⁰, il se manifeste comme une bizarrerie sonore, et finalement une illusion de sens. **Pour conclure en termes simples et clairs « aître » ne traduit pas « Wesen ». « Aître » produit avant tout un écart qui n'est nullement présent dans l'original.** Il ne traduit pas pour les raisons que je viens d'exposer et parce que la « méthode » de traduction de Monsieur Guest (et d'autres traducteurs) est gouvernée par une « **idéologie du mot pour le mot** ». Je conviens que l'expression n'est pas d'une parfaite élégance mais elle signifie que l'on s'attache au mot pour lui-même, séparé du **contexte** dans lequel il s'insère, sans attention au **rythme du texte**. Et c'est ainsi qu'un texte qui a son mouvement propre se trouve **désarticulé** en mots qui ont mobilisé l'attention du traducteur, ou **émiétté**, avec des inventions plus ou moins heureuses qui donnent à la traduction un **rythme brisé si ce n'est cahoteux** qui n'est certainement pas celui de l'original.¹¹

Bien évidemment, j'ai compris de travers, comme à l'accoutumée, mais me semble-t-il, encore une fois, pour permettre aux lecteurs francophones un accès au texte, il conviendrait de traduire « Wesen » par « essence » avec toutes les précautions indispensables en forme de note infrapaginale. Après tout c'est plus simple, ça fatigue moins, c'est moins problématique, moins sujet à un fatras d'élaborations dignes de « **la machine à détuber** » dont le mécanisme abominablement compliqué

⁹ **D'aître & être — à l'aître de l'Être. Réponse à une attaque injustifiée tout aussi malintentionnée que philologiquement infondée.**, p. 76.

¹⁰ Nous l'écrivons parce que nous avons dans un premier temps été séduit par cette proposition. Elle nous est apparue fort ingénieuse, remarquablement suggestive. C'est ultérieurement, après avoir fait une analyse serrée de ses justifications, qu'elle nous est apparue comme ce qu'elle est : inexacte, fallacieuse et parfaitement inappropriée.

¹¹ Ainsi en est-il de la « fiancée » censée traduire Zuzage (entre autres exemples qui finissent par faire nombre).

avait au moins l'effet positif de produire un petit cylindre de métal¹². À vrai dire, je ne vois pas où serait la perte de sens, bien au contraire. Et d'ailleurs, pour s'en convaincre, il faut et il suffit de confronter les textes tels que traduits par Monsieur Guest aux mêmes textes traduits par André Préau, ou certes et bien mieux encore à l'original allemand. Le résultat est confondant en ce que le texte adonné de « aître » perd son homogénéité, voit disparaître sa clarté. Nous ne sommes nullement apôtre de la clarté, nous n'en faisons en aucune façon une valeur, mais il faut se souvenir de ce que Paul Celan disait de l'allemand, rendu à sa limpidité par Heidegger. Rendu en français par les soins de Monsieur Guest, le résultat est que le texte est faussement traduit, inintelligible sans un supplément de note infrapaginale (alors même que le texte de Heidegger est on ne peu plus éclairant) et sans une exégèse complémentaire que le lecteur doit conduire pour s'assurer de la correspondance entre l'original et la traduction.

**

Quand j'ai pris l'initiative d'envoyer mon libelle aux traducteurs, en 2006, c'est bien évidemment sous l'effet d'une vive insatisfaction motivée par l'impression d'être trompé. Trompé parce que « aître » qui se présente fort savamment, et qui peut faire illusion avec ses multiples justifications, est à tous égards une « tromperie sur la marchandise ». Loin d'aller gémir ou porter plainte auprès de « **60 millions de consommateurs** »¹³ et après avoir observé que le fameux « aître » vivait sa vie tranquillement depuis 1989, sans que – à ma connaissance – cela ait éveillé l'inquiétude, j'ai estimé plus judicieux de « secouer le cocotier » parce qu'il faut bien que les « jeunes retraités » aient des occupations sans quoi le brusque vide de leur existence les conduit à la dépression ou à l'agitation.

Car, au-delà de « aître », il y a – quelque peu problématique – l'état des traductions en français de Heidegger. J'ai parlé de « scandale », de « gâchis » et j'ajoute « désastre » pour faire bonne mesure. Je ne renie en rien ces termes et j'ai reçu de certains traducteurs des messages traduisant leur profond désarroi. En deux mots, il suffit de constater que depuis la parution de **Questions IV**, la situation n'a cessé de se dégrader – en termes de manque de cohésion des traductions d'un ouvrage à l'autre ou entre les articles qui le constituent, de défaut de coordination des traducteurs, de torsion du lexique, d'inventions terminologiques à usage unique – à tel point que l'on peut se demander si la dite situation est encore récupérable. On ne s'étendra pas indéfiniment sur la chose, mais l'absence d'unité minimale du lexique jointe à des néologismes qui torturent la langue, ont de quoi faire naître l'inquiétude. Gérard Granel, avec mesure, avait souligné « qu'il est absurde de torturer le lexique : ce n'est pas ainsi qu'on atteint à la fidélité. »¹⁴

Et bien évidemment se joue la question de l'accès des lecteurs exclusivement francophones à la pensée de Heidegger. Et non moins évidemment se joue la question de l'image que l'on entend donner de sa pensée. Que Heidegger passe pour jargonneur, ou délibérément abscons, alors que c'est tout le contraire, tel est le résultat.¹⁵

Qu'un mouvement de reflux puisse se dessiner, nous en doutons. Nous en doutons parce que « aître » et d'autres inventions semblables sont toujours là. Les pesanteurs éditoriales sont bien

¹²Cf. le film « **La belle américaine** » de Robert Dhéry. Cette notation vaut comme séquence récréative pour délasser le lecteur dont je présume qu'il commence à bailler d'ennui.

¹³ Où l'on voit que Monsieur Guest, pas toujours de bon conseil (cf. p. 128), n'est pas au fait des associations consuméristes – ce en quoi il a tort ne serait-ce que pour la défense de ses propres intérêts – car l'association s'appelle depuis fort longtemps « **60 millions de consommateurs** ». Ce qui prouve que mon travail d'éducation concernant Monsieur Guest ne saurait s'arrêter aux seules traductions de Heidegger.

¹⁴ Cf. Dominique Janicaud, **Heidegger en France**, Hachette (Collection Pluriel) tome 2, p. 175 et suivantes. Il est vrai que Granel pouvait être relativement indifférent à la question, dans la mesure où il n'avait nul besoin du secours des traductions. En ce qui concerne la fidélité de la traduction, on renverra à l'ouvrage de Pierre Jacerme, **L'éthique à l'ère nucléaire** (Lettrage, 2005, pp. 147 à 208), qui met fort bien en évidence certaines réussites de la traduction de **Sein und Zeit** par François Vezin, dans la mesure où le texte français y épouse au mieux et en toute précision, sans recours à des néologismes fort problématiques voire source d'interrogation sans réponse, le mouvement même de la phrase allemande.

¹⁵ Comme le dit François Fédier, il conviendrait de « rendre justice à Heidegger », et à cet effet, pour ce qui concerne le public français, en priorité voire en urgence, le traduire de telle sorte que s'effacent les multiples défigurations qui l'accompagnent (y compris bien entendu les défigurations politiques).

réelles parce qu'elles sont économiques. Et, pour en rester à « être », son récent et discret remplacement par « pleine essence » a de quoi inquiéter. On discerne aisément l'intention du traducteur d'échapper à « être » mais on voit mal en quoi cette expression traduit « Wesen », qui est tout ce que l'on voudra sauf une « pleine essence ». Cette proposition, génératrice d'un problème qui s'impose par l'imprimé, entraîne un désordre supplémentaire dans lequel le lecteur francophone, généralement étudiant, a de quoi se perdre, à moins qu'il ne renonce purement et simplement ou qu'il ne se mette à l'allemand comme le recommandait Jean Beaufret. Reste la dernière solution, « casser la baraque » une bonne fois pour toutes et tout reprendre à zéro, ce qu'une conception du monde même très optimiste ne peut intégrer. On en restera donc là et la possibilité de rendre accessible aux francophones la pensée de Heidegger aura été une fois de plus manquée. Définitivement, on ne sait, mais on comprend la réaction quelque peu résignée de certains traducteurs qui s'en vont diriger leurs pas vers d'autres sujets de réflexion et finalement « cultiver leur jardin », tranquillement.

**

Toujours prêt à m'être agréable, Monsieur Guest a bien voulu me dispenser quelques conseils. Nous avons vu ce que valait la référence à une association dont le nom a changé sans qu'il s'en aperçoive. Nous le remercions de nous donner l'idée d'une « Société de Philosophie » ancrée dans notre commune (bénéficiant toutefois de subventions de la mairie, comme toute association, qu'elle soit de pécheurs à la ligne ou de groupies du « Concours des Maisons Fleuries »).¹⁶

Comme je ne saurais être débiteur de sa générosité, voici donc quelques recommandations.

Il vous faudrait d'abord et avant tout apprendre à écrire. Si j'avais les accents de Péguy, je reprendrais ses magnifiques imprécations contre Rudler¹⁷ car, Monsieur Guest, vous écrivez mal, lourd et épais. Vous paraissez ne pas savoir ce que c'est qu'écrire et particulièrement ce que c'est que mener une polémique. Ce n'est pas la longueur qui compte, ce n'est surtout pas le discours longuement (et prétendument) démonstratif qui ennuie tant il pèse son poids de labeur qu'on subit, c'est l'alacrité, la joie de vivre de celui qui a devant lui, non pas un adversaire (comme vous le dites) mais un ennemi. Et pour cela il vous faudrait de la légèreté, de l'air, de la vivacité, de l'éclair dans la plume que vous n'avez point. Si j'ai de « gros outils carrés », sachez que votre plume n'est pas même taillée. Et pour vous conseiller encore, vous auriez grand intérêt à relire Voltaire et surtout Nietzsche (pour en finir avec votre côté « cul de plomb ») ou vous rapprocher de Philippe Sollers, qui sait ce que c'est qu'écrire. Puisque je vous parle de cet écrivain fort respectable et fort drôle au meilleur sens du mot, qui ne fait pas le vertueux ce qui d'emblée le rend tout à fait sympathique, parfaite incarnation du scepticisme et de l'art de produire de multiples visages pour avoir la paix, je vous invite à supprimer pour l'avenir tout écrit qui puisse s'interpréter en termes de très parfaite flagornerie.¹⁸

Et pour en terminer avec ces conseils, si vous souhaitez qu'on vous lise, qu'on ne laisse pas tomber d'ennui ou de sommeil vos interminables écrits, finissez-en, Monsieur Guest, avec ce vocabulaire bourgeois d'un autre siècle, parsemé d'« indécence », d'« outrecuidance », d'« inconvenance », de « dignité », tout ce qui – vocables ou ton du discours – sent à plein nez le Monsieur Prudhomme, les jugements moraux, la parfaite estime dans laquelle on se tient, la vertu affichée et outragée, la certitude d'être dans le vrai et le bien réunis, et la perpétuelle consternation par ce que vous appelez « l'époque ».

¹⁶ Entre autres choses, Monsieur Guest ne connaît pas Saint-Agathon. C'est une grave lacune, et je l'inviterais bien volontiers à se donner en spectacle à la Salle des Fêtes où il présenterait aux saintagathonnais sa traduction de « Wesen », dans un mélange de perplexité, d'exaspération et d'hilarité. Le cas échéant, je lui proposerais de faire la même prestation devant les personnes âgées de la « Résidence du Beau-Chêne » qui accueille en particulier les victimes de la maladie d'Alzheimer. En gériatrie, cela s'appelle « l'animation », chose sinistre et inhumaine qui devrait être épargnée à tout un chacun, même à Monsieur Guest, quand le grand âge et ses misères nous laissent sans défenses.

¹⁷ « Vous parlez mou, Monsieur Rudler, et vous parlez vulgaire. » (Charles Péguy, *L'argent suite*, Gallimard, 1932, p.88)

¹⁸ Cf. *Janus ou le visage de l'Être, L'Infini*, n° 91, p. 82.

Le 14 juillet 2008

Jean-Yves TARTRAIS

j-yves.tartrais@wanadoo.fr